

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

La chrysalide

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1948, tome 46, p. 49-54

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

LA CHRYSALIDE

Tant de splendeur paraît encore la nature en ce milieu d'octobre qu'on démêlait avec peine les restes de l'été parmi les prémices de l'automne. Ce mélange laissait au cœur une angoisse faite d'une saison perdue et d'un avenir incertain. Tout le paysage participait à cette mutation si pareille à nos vies qu'on se sentait blessé au seuil de ce nouveau domaine que la lumière cherchait en vain à lécher de ses vagues défaillantes.

Sur les toits, les cimes des arbres déjà embrasées, le soleil s'arrêtait avec complaisance, trop chaud pour la saison, trop vibrant pour l'heure tardive.

Mme Guérin tricotait sur la terrasse située au couchant. Son regard parcourait les pelouses où des touffes de dahlias fleurissaient avec une exubérance peu commune. Il suivait le chemin sablé, observait la porte du jardin.

Isabelle répétait une sonatine de Diabelli avec application. Elle s'arrêtait, reprenait un passage, manquait régulièrement une note.

— Do dièze ! criait sa mère à chaque oubli.

Un rouge-gorge perdu dans la haie s'oubliait à chanter dans ce silence doré qui annonçait le bonheur d'un soir merveilleux.

— Jacques devrait arriver, murmura-t-elle.

Elle posa son tricot sur le fauteuil d'osier.

— Isabelle !

Le piano se tut et une charmante fillette se montra.

— Qu'y a-t-il, maman ?

— Jacques est en retard. Pars à sa recherche.

— J'y vais, maman.

Ce soir-là, Jacques ne revint pas. Il avait quitté l'école à l'heure habituelle. On l'avait vu penché sur le guidon de son vélo et il avait disparu à vive allure.

— Sa figure rayonnait de joie tranquille, remarqua l'un de ses maîtres.

Toutes les recherches furent vaines. A 22 h. 30, la radio lança un appel :

— On signale la disparition de Jacques Guérin, âgé de seize ans. Signalement : taille plutôt grande, cheveux blonds, yeux bleus, porte des pantalons golf gris et un pullover bleu foncé. Avertissez le numéro 3.14.50 à Lausanne. Nous répétons qu'il s'agit de la disparition de Jacques Guérin, qui n'est pas rentré au domicile de ses parents.

La famille réunie écouta ce message avec consternation.

— Quand il sera fatigué de courir, il reviendra, fit le père avec un détachement affecté, tandis que la radio commençait un air de danse.

— Je t'en supplie, Pierre, arrête le poste, dit la mère.

L'aîné des enfants, un grand diable de dix-huit ans, exécuta l'ordre avec mollesse.

— On ne va tout de même pas porter le deuil maintenant, dit-il avec humeur.

Madame Guérin s'emporta :

— Vous n'avez pas de cœur ! Ce petit nous a quittés par votre faute et vous l'accablez encore !

Personne ne répondit à ce reproche. Elle avait un faible pour ce garçon qui lui ressemblait avec son visage d'archange, son humeur un peu fantasque.

Elle avait essayé de l'élever comme ses autres enfants, mais elle dut constater l'échec de ses tentatives. Dès le berceau, son caractère difficile et volontaire la déconcerta. Le temps n'améliora pas cette nature apparemment ingrate. Jacques aimait pourtant sa mère. Il prenait son parti contre le reste de la famille, puis, d'un mot brusque, se dégageait.

— Jacques, je t'en prie, lave-toi !

— Je suis propre !

— Relève tes pantalons !

— Ils sont très bien ainsi !

— Peigne-toi !

— Je ne suis pas un caniche !

Elle rompait l'entretien pour éviter des conflits plus graves. Comment agir ? Si elle fermait les yeux sur des incartades, il s'enhardissait. Si elle tenait tête, il se cabrait.

A quinze ans, il changea brusquement d'allure. Un jour, il refusa tout net d'achever un costume trop étroit pour Pierre.

— J'en ai assez d'user les défroques des autres. J'ai droit à un habit neuf.

Il se mit à soigner ses ongles, à enduire ses cheveux de brillantine. Son père le taquinait :

— Tu deviens élégant, mon ami.

— Ça vous gêne ?

— Je ne te blâme pas. J'aimerais simplement savoir si c'est pour ta famille que tu entretiens ta beauté,

Jacques rougit, tourna les talons et s'en alla en claquant la porte.

— Il est agréable « ton » fils !

— Je ne comprends pas cette allusion, Gustave. Dis plutôt « notre » fils, car il nous appartient en commun.

— Amélie, tu manques d'énergie. C'est par la rigueur qu'il faut réduire ce jeune monstre.

— Gustave !

— Amélie !

— Nous allons appliquer des méthodes nouvelles. Ici, c'est moi qui commande.

— Je ne le sais que trop.

— Tu dis ?

— Essaie ton système. Je te souhaite bon succès.

— Tu as l'air de douter,

— Nous n'avons pas la même conception des choses. Tu t'imagines qu'on fait avancer les hommes en les poussant. Je pense qu'il est préférable de les attirer. Leur démarche est libre alors. Ils suivent leur cœur. Nous n'avons pas su trouver l'endroit sensible de son être. Nous nous sommes heurtés à son blindage. Mais il y a une toute petite place vulnérable dans cette carapace. Personne parmi nous ne la connaît. Tout le mal vient de là...

Il y eut des escarmouches assez vives entre le père et le fils que ce traitement par la force raidissait.

— Jacques, tu me feras le plaisir d'arracher les mauvaises herbes du chemin.

— Pas le temps !

— J'attendais cette réponse, mais comme je ne badine pas, tu mangeras lorsque ce travail sera achevé.

— Je n'ai pas faim.

— Ne me pousse pas à bout, Jacques.

— C'est toi qui me provoques.

M. Guérin se leva très pâle. Les deux adversaires se bravèrent du regard.

— N'insiste pas, Gustave, gémit Mme Guérin en écartant son mari. Cet enfant est hors de lui.

— Bien. Agis à ta guise, fit le père, en haussant les épaules. Ce tyran aura toujours le dernier mot.

Dans la soirée, on entendit des chuchotements rapides, une explication véhémement menée à voix basse. La mère se mit à table avec le sang à la tête. Jacques serrait les dents de colère. Le lendemain, les mauvaises herbes avaient disparu.

Cependant la situation se tendait de jour en jour. A chaque repas, un orage troublait la paix familiale. Jacques répondait avec insolence à ses frères qui le piquaient malicieusement. Mme Guérin se demandait avec anxiété comment se terminerait l'affaire.

Dans un moment de découragement, elle m'écrivit : « Je suis à bout de forces. Ces heurts continuels, ces mésententes profondes me brisent. J'essaie d'intervenir, d'empêcher les contacts trop violents. J'échoue, et l'huile que je répands attise le feu au lieu d'adoucir les blessures. Donnez-moi une recette. »

Je n'eus pas le temps de répondre.

— Du muguet, fit Pierre à un repas, en humant la chevelure parfumée de Jacques.

— Oncle Alfred disait : « Ce sont les gens qui sentent mauvais qui se parfument », ajouta André.

— Si ma présence vous gêne, répondit Jacques, dites-le moi. Je vous en débarrasserai. Je serai heureux de quitter cet enfer.

— Il y a de la place pour les mécontents dans le vaste monde, répliqua le père.

— J'accepte l'invitation.

— Tu me fais penser aux chrysalides, Jacques. Elles sont toutes biscornues et ternes avant de donner leur papillon. Je me demande ce que tu deviendras lorsque tu seras au bout de ta métamorphose.

— Un paon du jour !

— Non, un sphinx !

— Je serai un papillon de nuit !

Toute la famille éclata de rire.

Ce fut la dernière parole de Jacques avant sa fugue.

Il avait épuisé sa réserve nerveuse et se trouvait, dans

sa détresse, prêt à tout. Il avait conscience de ses fautes sans pouvoir revenir en arrière, tant son amour-propre se trouvait engagé. Il ne lui restait que l'arme des faibles : le départ, la fuite vers l'inconnu, la plongée dans la nuit et la solitude...

Dans ce désarroi moral, on ne calcule plus ses chances. On coupe les ponts, sans espoir de retour. Une seule pensée, obsédante, impérieuse, occupe tout l'horizon mental : s'échapper, oublier, s'anéantir dans le sommeil. Qu'importe le lendemain !

Sur des routes nocturnes, Jacques s'en allait, rongé par son désespoir,

— Libre enfin, je suis libre !

Mais au poids de son cœur, lourd comme une pierre, il savait qu'on ne dépose pas sa douleur au bord du chemin. On peut changer de climat, de compagnie. Chacun emporte sa peine jusqu'au plus profond désert. Quel homme a jamais réussi à se perdre soi-même ? Dans sa course incohérente, il emportait, lié à son être, plus fidèle que son ombre, le mystère déchirant de sa vie mal commencée.

Je partageais l'angoisse de la famille Guérin. Le premier jour, on se dit que l'aventure sera de courte durée. Le deuxième jour, l'inquiétude augmente. Le troisième jour, l'affolement bouleverse les esprits et l'imagination suggère les pires catastrophes.

Il était dix heures du soir. Un appel téléphonique me tira de ma rêverie. Je reconnus la voix d'un restaurateur de mes amis.

— J'ai chez moi un jeune homme que vous connaissez. Il m'arrive trempé par l'averse et il a l'intention de franchir la frontière cette nuit.

— Ce projet n'aura pas de suite. Appelez-le à l'appareil.

— Il refusera.

— Dites-lui que l'abbé Clerc le demande. Il viendra.

Quelques instants après, j'entendais un soupir.

— C'est toi, Jacques.

— Oui.

— Je t'attends ici. Tu en as pour dix minutes de vélo.

— Merci.

Il fallait rassurer au plus tôt les parents du fugitif. Je me mis en communication avec M. Guérin.

— Je regrette de vous déranger si tard. Jacques est retrouvé.

— Bien. Où se trouve-t-il ?

— Il sera chez moi dans quelques instants.

— Voulez-vous nous rendre un service ? Gardez l'enfant prodigue.

J'acceptai cette proposition. On refuserait tout si on réfléchissait avant chaque décision. La spontanéité d'un choix limite les possibilités d'un recul en face des sacrifices. L'amour du risque précède l'héroïsme et le sacrifice.

Je n'étais pas préparé à recevoir cet enfant. Qu'en ferais-je ? Serais-je assez adroit pour le toucher, le persuader ?

Ces questions occupaient mon esprit tandis que j'attendais mon hôte imprévu.

C'était une épave. Il se laissa tomber dans un fauteuil, morne et absent. Je le regardais en silence. Il prévoyait une explication et se tenait sur ses gardes.

— As-tu mangé, Jacques ? lui dis-je.

— Pas encore.

— Je m'en doutais.

Il dévora le petit repas que je lui présentai.

— Ça va mieux ?

— Oui.

— Je pense que tu es fatigué et que tu désires dormir ?

— Oui.

Tandis que je bordais son lit, je lui dis encore :

— N'oublie pas ta petite prière, Jacques.

— Merci.

Ses yeux se fermèrent et la calme respiration d'un sommeil apaisé souleva sa poitrine. Je contemplais son beau visage fatigué, ce large front plein de pensées inconnues dont l'affleurement m'intriguait.

J'allais me retirer lorsque j'aperçus un modeste portefeuille ouvert sur le guéridon. Jacques l'avait-il placé à dessein, bien en vue ? Était-ce la muette réponse de sa reconnaissance, comme une porte entr'ouverte est un signe d'accueil ?

Le portrait d'une toute jeune fille me souriait. Dans la pénombre de cette chambre, j'avais peut-être découvert la secrète fissure d'un cœur maladroit, avide de partager son bonheur.

Edgar VOIROL